

—Pars vite.

—Oui, mon brigadier ?

Avant d'avoir achevé ces paroles. Colas était déjà au haut du chemin.

En passant auprès de la Frésaie, Colas aperçut la jeune fille qui guettait le retour des gendarmes derrière le mur du jardin.

A sa vue, elle s'élança :

—Au nom du ciel, qu'y a-t-il, demanda-t-elle ?

—Ah ! Mlle Françoise, cria le gendarme tout en courant, un grand malheur ! C'est M. Tuloup qui a été assassiné !

Françoise ne répondit rien, mais dans la nuit elle tomba à genoux et pria Dieu.

Elle avait horreur du crime, mais tout au fond de son cœur, il y avait comme un immense soulagement, car elle avait tremblé pour les jours d'un autre, d'un autre qu'elle aimait.

Au même instant, elle entendit la voix du brigadier :

—M. Dugast ! M. Dugast !

Elle courut prévenir son père :

—On vous appelle, mon père. Le brigadier vous attend dans le chemin.

Dugast fit entendre un grognement sourd, et partit aussitôt. La nuit était relativement claire et la lune marquait distinctivement les objets.

Quand il fut rendu au passage, il poussa à son tour une exclamation de terreur :

—Quoi ! c'est M. Tuloup qui a été tué ?

Le brigadier l'interpella aussitôt.

—Apportez vite une hache ; nous allons faire un brancard avec des branches et un matelas que nous prendrons chez vous, et porter cet homme à Châteaubriand.

—Il n'est donc pas mort ?

—Non ; il n'est que blessé, mais gravement.

Au même instant le brigadier aperçut dans l'ombre quatre ou cinq figures de paysans qui s'avançaient timidement, derrière les buissons, les uns derrière les autres, pour tout voir sans se compromettre.

C'étaient notamment Pierre David et ses deux fils, qui demeuraient à la Gladusière, à deux cents mètres de la Frésaie.

Lutscher les appela aussitôt :

—Accourez donc, vous autres, et venez nous aider.

En apercevant un gendarme, les paysans se rassurèrent et bientôt David, ses fils et ses voisins prêtaient leur concours au brigadier.

Un quart d'heure après, le brancard était achevé, Dugast apportait un matelas, sur ce matelas on couchait M. Tuloup qui dormait d'un profond sommeil, quatre hommes saisissaient les coins du brancard et le cortège se mettait en route pour Châteaubriand.

En repassant devant La Frésaie, Lutscher aperçut maîtresse Dugast et sa fille qui semblaient clouées derrière le mur. Il crut devoir exprimer sa pitié pour la jeune fiancée, qu'il croyait frappée si cruellement, et il murmura en s'arrêtant un instant :

—Voilà un grand malheur, mesdames.

—En effet, répondit Françoise.

Le brigadier, un peu surpris, pensa à part lui :

—Comme elle est froide et dédaigneuse !

Puis reprenant :

—Vous n'avez pas aperçu l'assassin ?

—On le connaît donc ?

—Mais oui : c'est Jean Beaugard, le cordonnier.

Aussitôt la jeune fille poussa un cri perçant et porta les deux mains sur son cœur où tout son sang reflua.

—Jean Beaugard ?

—Oui, ma belle enfant, M. Tuloup nous l'a dit.

—Jamais ! jamais ! s'écria Françoise, ce n'est pas Jean.

Le brigadier ouvrit de grands yeux. L'élan de Françoise le surprenait.

—Vous le connaissiez donc ? vous l'aviez donc vu ?

—Il nous a quittés il y a trois quarts d'heure, peu d'instants avant le crime, dit Mme Dugast, qui crut devoir intervenir.

—Il n'est pas coupable... il ne peut avoir commis ce crime, répéta Françoise ; Jean n'a pas assassiné M. Tuloup, pourquoi l'eut-il fait !

—Que voulez-vous, reprit Lutscher. La chose est pourtant certaine. M. Tuloup l'a nommée et le couteau de Jean Beaugard était encore plongé dans le corps du pauvre diable quand je l'ai relevé. A l'heure qu'il est le cordonnier doit être en prison...

Lutscher s'arrêta brusquement.

A ce mot de prison, la jeune fille, poussant un grand cri, avait battu l'air de ses bras et était tombée évanouie sur le sol.

Le brigadier demeura stupéfait, puis voyant le cortège disparaître dans la nuit, il se retourna promptement et courut le rejoindre en murmurant :

—Il y a là quelque mystère qu'il faudra éclaircir plus tard.

Au même instant une scène non moins affreuse se déroulait dans la ville de Châteaubriand.

Sur la petite place, près de l'église, vivait la famille Beaugard, qui occupait une petite maisonnette composée de deux chambres au rez-de-chaussée, sans étage. La maison appuyait aux contre-forts mêmes de l'église. Elle était pauvrement bâtie, pauvrement meublée, et pourtant les Beaugard y tenaient comme à la prunelle de leurs yeux, parce qu'ils l'avaient acquise à force d'économies patientes.

La famille Beaugard comprenait trois personnes extrêmement unies. Le père, Pierre Beaugard, un homme d'environ cinquante-cinq ans, aux cheveux presque blancs, au dos un peu voûté, à la parole brève, mais douce, très aimé dans le voisinage et n'ayant jamais quitté sa ville natale. Il était cordonnier comme son père et comme son grand-père, et chassait la plus grande partie des habitants de la ville qui aimaient à venir s'asseoir au coin de son feu ou au beau soleil qui entrait par la fenêtre, à travers les tiges montantes des volubilis et des capucines.

La mère, Jeanne Beaugard, était vieille avant l'âge, à cause de graves maladies qu'elle avait eues, et ses cheveux blanchis lui faisaient paraître cinquante-cinq ou soixante ans, mais elle était encore alerte et vive, enjouée, même un peu bavarde, avec une pointe de malice qui ne déplaisait pas et qui assaisonnait sa conversation.

Quant au fils Jean Beaugard, il avait achevé son congé à l'armée, et sitôt revenu, il s'était assis à l'établi paternel, pour suivre l'exemple des générations précédentes. Son caractère doux, un peu timide, lui avait valu l'affection de tous, et les mères de familles disaient souvent à leurs enfants : il faut être bon et laborieux comme le fils Beaugard. Beau garçon, du reste, bien planté, blond, rosé et pourtant vigoureux, Jean faisait l'admiration des jeunes filles et plus d'une, au fond du cœur, n'eût pas rêvé d'autre mari.

Or, Jean Beaugard voulait précisément entrer en ménage, sur les conseils de ses parents, et il avait fait son choix, choix dicté par le cœur, sur la jeune fille que nous avons vu à la ferme de la Frésaie, Françoise Dugast.

Vainement sa mère lui avait-elle dit :

—Jean, tu as tort ; tu n'épouseras jamais cette belle fille-là, parce qu'elle est trop riche et toi trop pauvre.

Jean n'avait pu résister à l'élan de sa tendresse, et il avait fait sa demande à maître Dugast.

Il avait, pour agir ainsi, de bonnes raisons. Il avait cru voir que Françoise l'aimait, et pourtant elle était demandée au même instant par un homme veuf, M. Tuloup, qui habitait un faubourg de Châteaubriand et possédait deux belles métairies au soleil du bon Dieu.

Pour croire que les Dugast, gens fort intéressés, agréeraient sa demande et repousseraient celle de Tuloup, il fallait toutes les espérances et toutes les audaces de la jeunesse.

Pendant trois mois Jean avait fait assidûment sa cour, se-